# ANTIORESSE

Observe • Analyse • Intervient

Zinoviev, portrait de l'humain Etat criminel Suspense suédois Religion woke Giorgia Meloni par elle-même



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

### Alexandre Zinoviev, ou l'humanité intégrale

NOVIEV A ÉCLAIRÉ DE SON PROJECTEUR LITTÉRAIRE, LOGIQUE ET SOCIOLOGIQUE L'EN-SEMBLE DU PHÉNOMÈNE TOTALITAIRE, EN TOUS LES TEMPS ET SOUS TOUS LES DRAPEAUX. MAIS SUR LE PAYSAGE MÉCANIQUE DES SYSTÈMES, IL A TOUJOURS PROJETÉ L'OMBRE UNIQUE, IMMENSE ET FRÊLE DE L'INDIVIDU HUMAIN.

J'ai participé pendant dix-huit ans à l'une des opérations de contrebande culturelle les plus exaltantes qui soient. L'Âge d'Homme, créé en Suisse par Me Edmond Bertholet et dirigé par Vladimir Dimitrijević, était plus qu'une maison d'édition. C'était, comme son charismatique directeur aimait à la définir, une «passerelle» entre les deux rives, est et ouest, de la civilisation européenne. J'y ai naturellement commencé ma carrière comme traducteur. À dix-neuf ans.

sans rien savoir de moi, à l'instinct, «Dimitri» m'avait confié la traduction d'un roman célèbre, controversé et monumental: Le Pécheur de Dobritsa Tchossitch, suivi des deux autres volumes du Temps du Mal, soit quelque 2500 pages en tout. Au centre de cette trilogie: les schismes et règlements de compte internes au mouvement communiste au temps des purges staliniennes. Une reconstitution littéraire d'une inquisition féroce, tragique et absurde,

dont l'auteur apprendrait plus tard, lors d'une visite aux archives d'État soviétiques, qu'elle était plus fidèle à la vérité historique que toutes les spéculations d'historiens...

L'Âge d'Homme, petite maison basée à Lausanne, avait constitué le plus grand catalogue mondial de traductions du monde slave, à commencer par l'extraordinaire Pétersbourg d'Andreï Biély. Il avait surtout révélé au public occidental deux chefs-d'œuvre de la littérature et de la philosophie politique de l'ère totalitaire: Vie et Destin, l'immense roman de guerre interdit de Vassili Grossman, et Les Hauteurs béantes d'Alexandre Zinoviev, La maison ne se contentait pas de publier les traductions à l'ouest, elle infiltrait également sous le manteau des éditions en russe de ces auteurs prohibés vers l'Union soviétique. Son existence elle-même était un roman d'espionnage: on la soupconnait tour à tour d'être une enseigne de la CIA, du KGB ou d'on ne sait quelle agence obscure... La viabilité commerciale des publications était certes le cadet des soucis du patron. Ce catalogue était probablement la meilleure académie pour étudier in vivo le phénomène totalitaire sous toutes ses facettes, même les plus méconnues. Par exemple, l'expérimentation scolaire, avec le Journal de Kostia Riabtsev, un canular désopilant des années 1930 où l'on pouvait identifier sans erreur la racine des dérives pédagogistes qui ont détruit l'école occidentale ces dernières années. Ou la Gleichschaltung sociale et comportementale au sein de l'Union des écrivains, avec *Présence obligatoire* de Boris Iampolski. Ou encore l'empreinte du Diable dans l'histoire, comme Gérard Conio a caractérisé la vertigineuse confession du communiste repenti polonais Alexandre Wat avec Czeslaw Milosz, (Mon siècle). Du côté francophone, Vladimir Volkoff rendait l'«empire du mensonge» intelligible pour le grand public avec ses célèbres romans d'espionnage — mais aussi avec des essais de référence sur la désinformation.

#### LE TOTALITARISME COMME RÉALITÉ

C'est dire si, dans un tel environnement, le programme de mes études universitaires me paraissait fade et surtout détaché du réel jusqu'à l'onirisme. Dans ma formation académique, je rencontrais le plus souvent, au sujet du communisme et des systèmes de pouvoir en général, des études illisibles, doctes et surtout parfaitement inutiles, un monumental gâchis de papier dont la forêt amazonienne se souviendra. Même les témoignages directs, souvent très lucides, sur le communisme comme réalité (comme les récits de Gide ou d'Henry Béraud) n'offraient que des perspectives très étroites, monochromes et plutôt superficielles sur une réalité vaste et profonde comme un océan. Le totalitarisme n'était un «enfer» — ou un «paradis» — que pour le regard du voyageur. De l'intérieur, il était beaucoup plus difficile à qualifier. Chacun, saints et suicidaires exceptés, y contribue à

l'étouffement général par ses inévitables concessions, ses propres petits mensonges qui, au bout du compte, font des rivières. Cette chiourme à ciel ouvert ménageait aussi de petites libertés, ou licences, dont on n'avait pas idée dans le monde dit libre. Elle offrait surtout aux esclaves la consolation suprême: celle de pouvoir exercer son infime miette de pouvoir sur plus esclave que soi.

Un seul homme, à la fois savant, philosophe, conteur et poète, avait entrepris la tâche de cartographier le système totalitaire dans ses mécanismes abstraits et dans la réalité existentielle, et ce de manière globale, par-delà les frontières géographiques et les apparentes contradictions idéologiques. Sa capacité de synthèse résumait et dépassait tout ce qui avait été dit et écrit avant lui (et inutile de préciser que plus grand-chose de sensé n'a été dit après). La grande chance de ma vie est d'avoir pu non seulement lire et traduire, mais encore rencontrer personnellement cet être d'exception.

De tout temps, l'enseignement vrai était une transmission de personne à personne et non de livre à stockage mental. Tout l'être de Zinoviev était l'armure de son exploit intellectuel. Alexandre Zinoviev avait incorporé dans ses principes de vie le seul antidote à la déshumanité totalitaire: la liberté totale dans la vérité nue, quoi qu'il en coûte. Et il n'y avait jamais dérogé. Le souvenir le plus vif que je garde de la personne d'Alexandre Alexandrovitch (abrégé Sansanitch) est celui de son sourire espiègle et

radieux, presque enfantin, lorsqu'il dissipait une illusion ou une ânerie avec une simplicité et une évidence qui lui étaient propres. Aucun titre, aucune gloire ne lui en imposait. Il n'hésitait pas à dire que la littérature de Soljenitsyne était sans valeur littéraire (en s'empressant d'ajouter que la sienne ne valait guère mieux) et de réduire à zéro ses chances de prix Nobel en ridiculisant d'éminents savants suédois. Si quelqu'un lui paraissait stupide, il le lui faisait savoir.

En marge d'un salon du livre, nous étions allés, Dimitri, Zinoviev et moi, assister à un colloque sur «littérature et Perestroïka» organisé par un illustre spécialiste de la culture russe. Zinoviev, qui était alors célèbre pour son opposition frontale à l'enfumage orchestré par Gorbatchev, Eltsine et leurs supporters en Occident, et qui avait publié un livre dévastateur sur la question — Katastroïka n'avait curieusement pas été invité. En l'apercevant dans le public, le mandarin universitaire aux manières onctueuses pâlit comme un linge. Il n'était pas le seul à l'avoir reconnu. Dissimulant quelques secondes de désarroi avec une parfaite urbanité, le professeur s'était senti obligé de lui donner la parole: «Mais qui donc nous fait l'honneur d'être parmi nous!», etc.

Un éditeur moscovite à la mode venait d'expliquer quel «air de liberté» faisait souffler la perestroïka dans le monde de l'édition russe. Certes, les temps étaient durs, disait-il, mais quand la vente de sous-littérature



pour la consommation de masse lui laissait un peu de gras, il se «faisait plaisir» en publiant les vrais livres des vrais poètes et des vrais penseurs. Le vaniteux satisfait, en racontant tout cela, n'avait sans doute pas vu qui se trouvait dans la salle. Se dressant au milieu d'un public naïf charmé par ces boniments — car le public occidental croit spontanément tout ce qui le rassure —, Zinoviev a dénoncé l'éditeur en question comme un tartuffe qui repoussait sans cesse l'édition de ses ouvrages à cause de difficultés financières. À entendre ses explications, Sansanitch avait donc conclu que lui-même ne faisait pas partie des vrais auteurs qui méritent d'être édités avec un risque financier. Ajoutant que cet «air de liberté» ne soufflait que pour ceux qui n'avaient rien à dire, ou en tout cas rien de dangereux pour le pouvoir.

Comme on dit en bon français, Zinoviev avait «mis les pieds dans le plat» et pourri la journée de ce conglomérat de bonnes consciences. On comprenait pourquoi il n'avait pas été invité. En Europe comme en Russie, il restait toujours l'«homme de trop», comme il se définit dans sa merveilleuse autobiographie.

#### LA FORTERESSE D'ANTIGONE

Le récit de vie du philosophe commence par une disparition. Avec mélancolie, il évoque le village de son enfance qui n'existe plus, déserté et dévoré par les ronces comme des milliers de hameaux de la campagne russe.

«Notre région de Kostroma était considérée comme la plus paumée de Russie. Notre district de Tchoukhloma était considéré comme le plus paumé de la région. Et notre village de Pakhtino était considéré comme le plus paumé du district.»

Le XXe siècle est la forge d'une humanité nouvelle, dans un environnement nouveau. Zinoviev ne l'aime pas forcément, mais c'est son principe de réalité qui prime: il faut s'en faire une raison. Pourtant, le leitmotiv de ses mémoires dit sa philosophie. Dans son récit de la vie dans les années les plus dures du stalinisme et de la guerre, c'est toujours le facteur humain qui s'avère décisif.

En des pages magnifiques, vibrantes d'amour et de respect, il évoque ses ancêtres et ses parents, travailleurs durs et intègres, soulignant à chaque occasion cette intelligence aiguë de la vie et des êtres qu'avaient les gens qui ne devaient leur nourriture et leur abri, leur indépendance et leur confort qu'à l'œuvre de leurs propres mains.

Face à la pression du nivellement social, comportemental, psychologique, le rebelle Alexandre avait très tôt pris ses dispositions: il deviendrait un État à lui tout seul.

«J'ai exprimé par la suite cette perception de soi par la formule "Je suis mon propre État". Cette orientation de la conscience a, bien entendu, influencé de manière significative tout le cours de ma vie, en mettant au centre de celle-ci les événements et fluctuations de mon état intérieur, de mon univers intérieur.»

Narcissisme! pense-t-on machinalement. Mais Zinoviev anticipe le soupçon:

«Mon État intérieur n'était pas le fruit d'une imagination maladive ou une manifestation d'égoïsme et d'égocentrisme. C'était un fait social et non psychologique.»

Ceux qui se règlent sur une telle formule, observe AZ, se rencontrent

assez fréquemment parmi les Russes, mais ces gens «vivent comme si le monde entier n'était que l'écosystème de leur propre vie. Ils y puisent les moyens de leur subsistance, mais vivent fondamentalement dans leur petit univers clos à eux.» Chez lui, le mobile est tout autre:

«À la différence d'eux, je vivais dans un monde immense et ouvert. J'ai construit toute une théorie de l'homme-État et j'ai essayé de la mettre en pratique au niveau des plus hautes conquêtes de la civilisation.»

Le fait social dont parle Zinoviev est un code de conduite dans le monde. Ici, les lois et les hiérarchies sociales, si lourdes qu'elles soient, passeront toujours après les lois non écrites qui font que l'humain est humain. Ce qui pour les êtres médiocres est une tanière à l'écart du monde devient chez Zinoviev la forteresse d'Antigone, le lieu d'où il est possible de contempler de l'extérieur le courant de la dynamique sociale et de s'y opposer au nom de principes supérieurs. La conscience de l'«État intérieur» le rendra intransigeant et imperméable à la fois au chantage et à la séduction. Il inventera même au besoin son propre vocabulaire lorsque les concepts de la langue commune seront insatisfaisants.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

#### **OUESTION DE CARACTÈRE**

Un épisode du chapitre consacré à ses souvenirs d'armée illustre l'intransigeance (et la force de caractère) du jeune Zinoviev, alors fraîchement promu officier, face à un supérieur issu des tout-puissants «organes de sécurité», qui semaient la terreur aussi bien dans l'armée que dans la société civile.

«l'étais de service à la cantine du régiment. Tard dans la nuit, alors qu'il n'y avait plus rien à manger, un capitaine complètement pompette, chef de la section spéciale du régiment (c'est-à-dire un membre des forces de sécurité) s'est présenté à la cantine et a exigé d'être nourri. Selon le règlement de l'armée, on devait réserver à l'avance un "en cas" pour ceux qui ne pouvaient venir à la cantine à l'heure prévue. En l'occurrence, on avait omis de le faire. Mais l'officier des "organes", ivre, n'a pas voulu écouter mon explication et m'a insulté. La moutarde m'est montée au nez, j'ai sorti mon arme, je lui ai dit que je comptais jusqu'à cinq et que s'il ne sortait pas de la cantine, je l'abattrais. Il s'est enfui aussitôt. Le lendemain, portons-le à son crédit, il s'est excusé auprès de moi, m'a demandé si je l'aurais abattu s'il n'était pas parti, puis il a répondu à sa propre question que oui, je l'aurais fait. Nous sommes convenus que cette histoire resterait entre nous.»

La souveraineté de l'État intérieur a un prix, souvent féroce. À un moment de sa vie, à cause de ses positions et de ses écrits, AZ a été soumis à un choix tragique: la dépor-

tation ou l'exil. J'ai entendu le récit de ce déchirement de la bouche même de sa femme, Olga, et ce récit m'a longtemps hanté. Dans l'option A, les Zinoviev se voyaient confisquer leur fille, qui changeait de nom dans une famille d'accueil et ne les revoyait plus jamais, et partaient en détention chacun de son côté; dans l'option B, ils quittaient le pays et toute l'œuvre scientifique de Sansanitch était ravée des bibliothèques, retirée des étagères, effacée de l'histoire soviétique. Quel choix plus douloureux pour un père et un savant? Ils ont choisi l'exil vers le «monde libre» où Zinoviev a reconstitué, comme en URSS, le dispositif de son autonomie intellectuelle et personnelle. L'agitation prévisible et vaine des hommes-fonctions dans l'Ivanbourg de ses Hauteurs béantes a son pendant exact dans le ballet creux de la société de consommation en phase terminale. Il ne sera jamais dupe des libertés et du confort qui lui seront accordés en Occident, il les considérera toujours comme des nécessités de propagande du système occidental dont celui-ci se débarrasserait une fois éliminé le concurrent soviétique. Ce coming out du loup caché sous une peau de brebis, il l'a encore prophétisé dans son dernier entretien en terre d'Occident, accordé à Victor Loupan en 1999, avant son retour en Russie.

#### À LA BIFURCATION DES ESPÈCES

De là, il adressera un avertissement encore plus sombre au monde «globalisé» et cybernétique dont il contemplait l'intégration, dans la perspective d'une évolution vers la désincarnation, la dématérialisation et le transhumanisme (ou post-humanisme, dans ses mots). En ouverture de son essai (non traduit) sur L'Agrégat global (Глобальный Человейник), il avait publié cette sinistre et splendide épitaphe de l'humanité telle que nous l'avons connue:

«Notre XXe siècle aura peut-être été le siècle le plus dramatique de toute l'histoire humaine du point de vue de la destinée des gens et des nations, des idées, des systèmes sociaux et des civilisations. Mais, toutes ces choses étant posées, ce fut aussi un siècle de passion et d'aventure: siècle d'espoirs et de désespoirs, d'illusions et de visions, d'avancées et de déceptions, de joies et de malheurs, d'amour et de haine... Ç'aura été, peut-être, le dernier siècle humain. À sa suite se profile une masse de siècles d'histoire suprahumaine ou posthumaine, une histoire sans espoirs ni désespoirs, sans illusions ni visions, sans avancées ni déceptions, sans joies ni chagrins, sans amour ni haine...»

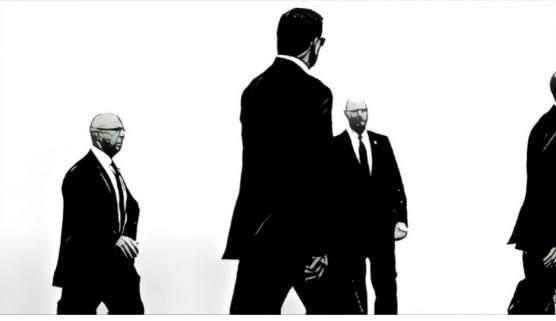
Dans ces pages, comme dans celles de son traité posthume sur le Facteur de compréhension (2006), Zinoviev contemple l'involution de l'espèce humaine écrasée par ses propres technologies et l'absurdité de ses systèmes sociaux — jusqu'à la dégradation de ses facultés logiques et intellectuelles. Cette perspective qui pouvait ressembler à du délire il v a vingt ans devient aujourd'hui parfaitement tangible. Mais à la base de cette dérive, il y a un affadissement et un affaiblissement des caractères. Des générations d'humains qui n'ont plus la force de tenir vraiment debout, car ils sont éduqués pour ramper. La prophétie de l'athée Zinoviev rejoint celle du grand romancier et philosophe chrétien C. S. Lewis, qui dans son livre prophétique sur l'Abolition de l'homme, annoncait l'ère des «hommes sans poitrail», ou sans colonne vertébrale.

La parfaite trajectoire du témoin Zinoviev nous rappelle qu'il ne tient qu'à chacun d'entre nous, comme au temps du stalinisme, comme en 1941 et comme sous la perestroïka, d'opposer au déferlement et au nivellement totalitaires les murailles de notre État intérieur.

• Illustrations: Alexandre Zinoviev, Autoportrait (© zinoviev.ru); Vladimir Dimitrijević avec Olga et Alexandre peu après leur arrivée en Occident (© zinoviev.ru).

#### SUGGESTION DE LECTURE

 Alexandre Zinoviev, <u>Les confessions d'un homme de trop</u>, traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, Folio (1991).



**ENFUMAGES** par Eric Werner

### De la criminalité d'État à l'État criminel

YA-T-IL UNE LIMITE À L'ARBITRAIRE DU POUVOIR EN OCCIDENT? LES LOIS SONT IGNO-RÉES, LES CONSTITUTIONS BAFOUÉES, LE DROIT DES GENS ABOLI. LES PILIERS PUBLICS DE L'ORDRE SE SOUMETTENT AUX SERVICES DE L'OMBRE. COMMENT QUALIFIER CETTE ÉVOLUTION?

Dans L'Occidentisme, un de ses derniers livres, paru en 1996, Alexandre Zinoviev relève que les auteurs qui, en Occident, s'intéressent à la criminalité passent volontiers sous silence «les délits et les crimes qui concernent la classe politique, l'appareil administratif et bureaucratique, les partis et le gouvernement, les services secrets et la police». Ils restent hors classification.

Qu'en est-il en 2022? On observera pour commencer que ce phénomène, la criminalité d'État, s'est beaucoup développé depuis 1996. On ne peut tout simplement plus aujourd'hui penser l'État sans y faire référence. On l'a vu par exemple au cours de la récente pandémie, et à nouveau cette année avec la guerre en Ukraine. En remontant un peu dans le temps, on pourrait aussi citer la crise des Gilets jaunes en France.

Il aurait été difficile en 1996 de parler d'État criminel: alors qu'aujourd'hui l'expression s'impose en quelque sorte d'elle-même. De plus, cette criminalité s'avance à visage découvert, ce qui n'était que rarement le cas autrefois. Lorsque l'État commettait un crime, en règle générale il prenait soin de le recouvrir d'un voile pudique: un texte de loi plus ou moins tordu par exemple. Il continue parfois à le faire, mais moins souvent qu'auparavant. On l'a vu par exemple en 2022 avec la saisie des avoirs de citoyens russes en Suisse et en France. Aucun texte de loi n'a été invoqué. L'État s'est borné à placer les victimes devant le fait accompli. Si vous n'êtes pas content, c'est le même prix. En France, on le sait, ils sont allés jusqu'à saisir des œuvres d'art: comme à l'époque nazie.

#### LES MASQUES SONT TOMBÉS

On a donc basculé dans autre chose. Zinoviev dit dans son livre que ce qui distingue le système occidental de l'ancien système soviétique, c'est que dans ce dernier la contrainte était ouverte, alors que dans le régime occidental elle est le plus souvent cachée: «Tout ce qui se faisait dans les pays communistes à l'initiative d'un appareil spécial et sous la contrainte, se fait aussi en Occident, mais comme si cela allait de soi, sans la moindre coercition visible de l'État». Je ne pense pas qu'on pourrait réécrire cela aujourd'hui. En Occident aussi, la coercition est aujourd'hui bien visible, et cela parce que l'État lui-même s'emploie à la rendre visible. Il ne fait en tout cas rien pour l'invisibiliser. Autrefois, l'État occidental s'enfermait dans le déni: voyez, je suis blanc comme neige, etc. Aujourd'hui il ne se donne même plus cette peine. Je fais ce qu'il me plaît, c'est tout. On n'est plus ici dans le déni, mais dans la provocation. Et donc tout est bien visible: la coercition comme le reste. L'État occidental ne se préoccupe plus tellement aujourd'hui de son image.

C'est comme quand on apprend que le site terroriste Myrotvorets, qui dresse la liste des personnes hostiles à l'Ukraine, est hébergé à Langley, qui est le siège de la CIA. Cette liste comprend plusieurs milliers de noms: intellectuels, artistes, responsables politiques, etc., et il est clairement suggéré que ces personnes sont à «éliminer». Lorsque l'une d'entre elles l'est effectivement, éliminée, on inscrit en effet à côté de son nom le mot: «éliminée». Exemple, la philosophe Daria Douguina qui a été victime il y a quelques semaines d'un attentat à la voiture piégée. Son nom figurait sur la liste du site Myrotvorets. Elle est dite maintenant «éliminée». On a toujours su que la CIA était une organisation terroriste, mais ce qui est nouveau, c'est qu'elle l'assume désormais ouvertement: oui, je suis une organisation terroriste, et après? Au cas où, j'ai aussi organisé des coups d'État en différentes parties du monde, trempé dans le trafic de drogue, saboté des oléoducs, préparé la guerre chimique et bactériologique en Ukraine, acheté des politiciens européens en veux-tu en voilà, d'autres choses encore de ce genre. C'est comme ca. Pensez de moi de que vous voulez. Je n'en ai rien à faire.

Quand on parle de la CIA, on parle des services secrets. La CIA fraye la voie aux autres services secrets du monde occidental. Elle leur montre ce qu'il est possible de faire, parfois aussi ce qu'ils *doivent* faire, etc. Sauf qu'il est de plus en plus difficile en 2022 de distinguer entre les services secrets et l'État ordinaire. On ne sait plus très bien où finissent les premiers et où commence le second. C'est un autre trait d'époque. Par exemple, la police donne de plus en plus l'impression de n'être qu'un simple appendice des services secrets. Il n'y a plus en fait de police. La police a été absorbée par les services secrets. On continue à dire «la police», mais chacun sait bien que la police n'a plus aujourd'hui pour mission d'arrêter les voleurs et les criminels. A quoi alors sertelle? C'est très simple: à faire en sorte que ceux qui ne sont ni des voleurs ni des criminels respectent les autorités. Surveiller les opposants, les ficher, le cas échéant les neutraliser, c'est le rôle des services secrets.

Il en va de même de l'armée, comme on le voit avec la montée en puissance des «forces spéciales», qui ont remplacé les anciennes divisions blindées, au prétexte de «guerre contre le terrorisme». En 1996, l'armée avait encore un semblant d'existence, entretemps ce semblant même s'est évaporé. Et donc les services secrets ont pris la relève. Pour une part, c'est une question d'argent. L'État occidental n'a plus aujourd'hui les moyens d'entretenir une armée digne de ce nom. L'argent lui fait défaut. Il se replie donc sur les services secrets. Les services secrets, dirait Platon, sont une armée «de seconde navigation». Comme on le sait, les Américains sont surtout présents en Ukraine par leurs services secrets.

#### L'ABSORPTION

Mais ce n'est pas qu'une question d'argent. Très clairement aujourd'hui la guerre a changé de visage, c'est une guerre totale, qui se mène à tous les niveaux: militaire, certes, mais aussi économique, idéologique, sanitaire, démographique, etc. On a renoncé par ailleurs à défendre les frontières. L'ennemi prioritaire de l'État occidental est aujourd'hui l'ennemi intérieur: sa propre population, autrement dit. Pour toutes ces raisons, l'armée traditionnelle est devenue inutile. D'où son déclin, déclin parallèle et symétrique à celui de la police traditionnelle. L'une comme l'autre sont devenues inutiles: la première parce que l'État n'entend plus défendre ses frontières, la seconde parce que l'État n'entend plus combattre les voleurs et les criminels. L'une comme l'autre est donc appelée à disparaître. En fait elles ont déjà disparu. Les services secrets occupent toute la place.

Il ne faut pas dire que les services secrets ont remplacé l'armée et la police pour faire le travail de l'armée et de la police. Il n'en est rien. Ils font leur propre travail à eux après absorption de l'ancienne armée et de l'ancienne police. C'est donc l'inverse. Les services secrets doivent, il est vrai, s'entendre au sens large: ils fonctionnent en synergie étroite avec l'ensemble des personnels faisant de la guerre leur métier: mercenaires, agents de sécurité privée, trafiquants, kidnappeurs, racketteurs, terroristes, etc. Quand on parle aujourd'hui de l'État occidental, on parle en réalité de ca. La guerre en Irak et ensuite

en Syrie avait déjà révélé cet état de choses au grand jour, mais avec la guerre en Ukraine c'est devenu plus manifeste encore. Pour paraphraser le titre d'un autre ouvrage de Zinoviev (Le communisme comme réalité), c'est l'État occidental comme réalité.

Dans son livre La *Révolution du nihilisme*, paru dans les années 30, Hermann Rauschning comparait le mouvement nazi à une colonne en marche qui marche sans savoir où elle va ni même se le demander, mais n'en continue pas moins à marcher: marcher pour marcher. Toutes choses égales d'ailleurs, il en va de même des gouvernants occidentaux actuels. Concrètement, il n'y a plus aucune limite à ce qu'ils se permettent de faire. Ils sont dans la transgression

permanente, au sens où l'était Créon dans la pièce de Sophocle. Autrement dit, ils sont habités par l'hybris. On le voit aussi dans leur vie privée. De temps à autre un scandale éclate, vite étouffé d'ailleurs. On ne peut même plus ici parler de criminalité. On est très au-delà. D'où également leurs lois sociétales, qui sont peut-être l'enjeu premier de cette guerre en Ukraine. Tout cela ne pourra que mal se terminer. Comme dans la pièce de Sophocle.

#### LECTURES SUGGÉRÉES

- Alexandre Zinoviev, L'Occidentisme: Essai sur le triomphe d'une idéologie, Plon, 1996.
- Hermann Rauschning, La révolution du nihilisme, Gallimard, 1940.
- Sophocle, Antigone.

#### Pain de méninges

#### LE COURAGE DE NOS GRAND-MÈRES

Comme elles étaient illettrées mes grand-mères, hein! Et comme elles étaient donc bêtes! Oui, selon votre intelligence, mais aujourd'hui je sais qu'elles avaient une vertu après laquelle vous vous gardez bien de courir, car qu'en feriez-vous si vous la rattrapiez? Elles avaient un tranquille et indéracinable courage. En 1914, elles donnèrent leurs garçons à la France et à la guerre. Docilement et sans une révolte. Ma grand-mère Joséphine, pendant 4 ans, guetta au bout du chemin le retour de ses «petits» ou l'arrivée des gendarmes qui viendraient annoncer que l'un des sept avait été tué. Elle n'eut jamais de crise de nerfs, pendant cinquante mois, et jamais de dépression. Elle priait Dieu. Elle était bête, n'est-ce pas, puisqu'aujourd'hui, lettrée et fort savante, elle prendrait des tranquillisants afin de diminuer l'effet de ses «breakdowns». Elle était bête, mais Dieu l'entendit et les garçons revinrent, truffés de plomb, couverts de blessures et de cent décorations. Il n'y eut pas de grand repas pour célébrer ce retour et ces retrouvailles. Avec simplicité, sans révolte, tout le monde se remit au travail. Du moment qu'on n'était pas mort et qu'on avait la santé...

— Jean Cau, Les écuries de l'Occident.



PASSAGER CLANDESTIN: Sven Bengtsson

### La Suède a voté: instabilités en perspective

E 11 SEPTEMBRE, LA SUÈDE A RENOUVELÉ SON PARLEMENT (RIKSDAG). UNE COALITION DE PARTIS DE DROITE A REMPORTÉ LES ÉLECTIONS AVEC UNE COURTE MAJORITÉ. LE NOUVEAU GOUVERNEMENT SERA-T-IL EN MESURE DE METTRE EN PLACE SA POLITIQUE? RIEN N'EST MOINS SÛR.

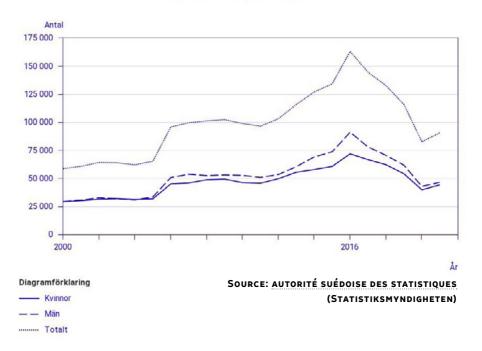
Les résultats des élections ont suscité des craintes en Suède comme à l'étranger, car l'extrême droite va entrer au gouvernement. Il y a quatre ans, lors des précédentes élections, les Démocrates suédois avaient déjà obtenu près de 18 % des voix; à l'époque, une coalition de gauche et de centre droit avait fait barrage. Ce ne sera pas le cas cette fois, même si la Première ministre sortante a proposé aux Modérés de collaborer à condition d'exclure le parti d'extrême droite. Toutefois, la situation demeure fragile. La majorité sortie des urnes est faible: il faut en effet 175 voix afin d'être en mesure de former un gouvernement. Les quatre partis (Libéraux, Modérés, Chrétiens Démocrates et Démocrates de Suède) disposent de 176 sièges. En théorie, cela semble suffisant, or nous savons

déjà qu'il y a des divergences entre les partenaires. En effet, d'un côté les Démocrates de Suède veulent entrer au gouvernement, de l'autre les Libéraux ont annoncé qu'il n'en était pas question. Les négociations en cours s'annoncent donc compliquées. Même și les Démocrates de Suède devaient se contenter de soutenir le gouvernement au parlement, c'està-dire n'avoir aucun portefeuille de ministre, il n'est pas certain que les Libéraux (4,58 % des sièges au parlement) voudraient soutenir des propositions émanant des Démocrates de Suède. Mon sentiment est que la Suède va connaître quatre années difficiles où, comme pour le précédent gouvernement, les petits partis feront la pluie et le beau temps. (Sous le gouvernement de Magdalena Andersson, c'était le parti des verts, Miljöpartiet, qui jouait ce rôle.) Sur le fond, la Suède est confrontée à deux problèmes majeurs: la hausse des prix de l'électricité et l'augmentation de la violence. Pour l'énergie, la coalition devrait s'entendre; après la fermeture de 6 centrales nucléaires (sur 12!), il v a des discussions pour remettre l'énergie nucléaire au goût du jour. Cependant, le thème de l'immigration est beaucoup plus sensible. Il y a certes un consensus pour durcir le droit pénal en matière de criminalité; en revanche, mettre un frein à l'immigration et expulser les criminels de nationalité étrangère semble plus difficile à faire accepter. Une frange de la base des Libéraux s'y oppose, il est parfaitement envisageable que quelques députés se rallient à la gauche à l'occasion de certains votes. Le gouvernement à venir ne parviendrait donc pas à mettre en œuvre sa politique. Ces élections sont à mon sens une déception. Nous allons entrer dans une période de turbulences, dans le royaume et à l'étranger. Les Suédois constatent l'augmentation des actes de vandalisme, des règlements de compte entre gangs, des zones de non-droit et des agressions. Mais face à la détérioration de la situation. le Suédois est peu enclin à exprimer ouvertement son mécontentement. ce qui est très suédois. Je m'attendais à un plus fort soutien des partis de droite. Or non, la coalition arrache deux sièges de plus que la gauche. C'est surprenant, car la violence a explosé. Les médias indépendants en parlent ouvertement. Les autres

parlent de violence, mais jettent un voile pudique sur les causes: il n'y a pas de liens avec l'immigration. La gauche affirme que le problème elle a fini par le reconnaître — réside dans la politique d'intégration; ce qui n'est pas faux; l'afflux massif de réfugiés ces dernières années a surchargé les services publics. La droite et en particulier l'extrême droite, quant à elle, pointe du doigt une politique des frontières ouvertes. Que disent les statistiques alors? En 20 ans, la population suédoise a augmenté de plus de 2 millions pour s'établir à 10,24 millions d'habitants. En 2000, l'immigration atteignait 58 659 personnes pour culminer en 2016 à 163 005, année du «Wir schaffen das» à la Merkel. En 2021, ce chiffre est tombé à 90 631.

Cette politique migratoire est une volonté des Sociaux-démocrates; pourquoi tant de générosité? Il est difficile de ne pas y voir une stratégie électorale. Face à l'embourgeoisement de la classe ouvrière, base du parti social-démocrate, il a fallu trouver de nouveaux soutiens. En se montrant généreux avec les immigrés, aides financières et naturalisations rapides à l'appui, les Sociaux-démocrates comptaient être payés en retour. Ils l'ont été, le parti est toujours le plus grand (30 % aux dernières élections, l'extrême droite 20 %, deuxième parti du pays). Mais voilà qu'un nouveau parti est venu jouer les trouble-fêtes: «Nyans», parti constitué d'immigrés prônant une politique tenant mieux compte de leurs soucis, notamment de l'afro-

#### Antal invandrade per år från 2000



phobie. Nyans a grappillé 0,4 % des voix, trop peu pour siéger au parlement, mais peut-être suffisant pour avoir ôté des voix aux Sociaux-démocrates. La Suède risque ainsi de connaître une situation analogue aux États-Unis où Donald Trump avait vu son mandat plombé par moult affaires, l'empêchant de mettre en place sa politique. La gauche et les médias en Suède tirent à boulets rouges sur la droite dite tradition-

nelle, l'accusant de s'être vendue aux «Bruns», allusion directe au nazisme; le gouvernement n'est pas encore constitué qu'on lui reproche la hausse des prix de l'électricité: «La première trahison de Kristersson (le prochain premier ministre) est votre facture d'électricité» écrivait Aftonbladet. Bonjour l'ambiance.

 A suivre: La violence en Suède prémices de ce qui nous attend sur le continent?



LA POIRE D'ANGOISSE par Jean Romain

### «Arrête de raisonner: la logique, c'est raciste!»

E MOUVEMENT WOKE EST PLUS IMPORTANT QU'IL Y PARAÎT. ÎL EST CHEVILLÉ À NOTRE ÉPOQUE, MAIS NE SAURAIT SE RÉDUIRE À UN EFFET DE MODE NI DE POSTURE INTELLECTUELLE MOMENTANÉE. DANS SON ESSAI, LE PHILOSOPHE JEAN-FRANÇOIS BRAUNSTEIN LIVRE UNE ANALYSE SANS CONCESSION D'UN MOUVEMENT QUI S'APPARENTE À UN DÉLIRE INTELLECTUEL.

Le mot «woke» emprunté aux mouvements de contestation noire rappelle surtout la grande tradition des «Réveils religieux» protestants aux États-Unis. Il s'agit d'une sorte de secte dont les membres sont des «élus», des «éveillés». C'est dans les universités américaines qu'est née et que s'est imposée cette religion absurde, alors que dans l'histoire les universités ont toujours été des lieux de la raison et de l'argumentation. Or, des élites, des médias, des écoles donnent dans le wokisme qui exige une adhésion à l'absurde parce que c'est absurde: «les hommes peuvent être enceints», «les femmes ont des

pénis», «tous les Blancs sont tous racistes», «la biologie est viriliste», etc. Et il suffit d'écouter une semaine Mme Sandrine Rousseau, députée de Paris, pour mesurer l'ampleur du ridicule.

Après avoir écarté l'affirmation que c'est la «French Theory» des années 60, ayant infusé aux États-Unis, puis actuellement de retour à l'expéditeur (comme l'avance notamment Brice Couturier dans son essai), l'auteur analyse le phénomène. Quatre axes structurants à cette croyance irrationnelle et prosélyte, qui se promet de séparer les hérétiques rationnels avec lesquels

on ne discute pas (rappelez-vous les conférences interrompues violemment à l'Université de Genève) et les adeptes:

- 1. La théorie du genre amène l'idée que le corps n'existe pas comme déterminant et que le sexe est l'objet d'un ressenti, d'un choix personnel. Ce qui compte, c'est la conscience d'être homme, femme ou n'importe quoi des deux. Dès l'enfance, on peut choisir son sexe, il suffit de le déclarer clairement pour que cela soit reconnu, par l'école, par la société, par les mouvements «trans» qui non seulement défendent les trans, mais encore promeuvent ce délire. 2. La théorie critique de la race affirme que si on n'accorde aucune importance à la couleur de la peau ni à la race de celui qui nous fait face, c'est à ce moment qu'on est raciste. Ce curieux «antiracisme» s'appuie sur deux piliers: celui de racisme systémique et celui de privilège blanc. Le propos est simpliste: si le racisme est systémique, il ne dépend pas de la volonté de chacun, mais il est le résultat de la suprématie des Blancs. Il existe un bourreau: l'homme blanc, occidental, hétérosexuel, boomer surtout et
- 3. La théorie intersectionnelle qui permet de comprendre comment les deux parties peuvent coexister tout en faisant jouer le motif de la victimisation, motif central sur lequel surfe le wokisme. Il s'agit d'un outil qui permet de démultiplier toutes les identités victimaires.

manifestement sexiste.

4. La conception irrationnelle que la science n'existe pas, pas plus la biologie, par essence viriliste, la physique que les mathématiques. Il n'existe donc pas de vérité qui puisse reposer sur des faits universellement observables. Qui

plus est: il faut décoloniser les maths et rompre ainsi le lien entre ces maths et la suprématie blanche. On conspue donc Descartes et la raison, et on fait l'éloge des sorcières. Bonjour les Lumières!

A cela s'ajoute l'effort d'endoctrinement de la jeunesse. L'école se situe dans cette tenaille depuis quelques années. Or cette aberration mentale risque de durer parce que le wokisme peut compter sur des alliés: les GAFAM. On a affaire à quelque chose de profond, de puissant: le remplacement du réel par du virtuel est le monde renversé que propose le wokisme, qui rejoint la même ambition que celle des GAFAM. L'auteur s'appuie sur des textes, des faits relatés, des conférences, des essais afin de démontrer qu'il en va de notre liberté. Du moins de ce qu'il en reste. Mais le mouvement woke, pour le moment, ne submerge que le monde occidental. Triste consolation.

Une solution à l'avènement de cet homme nouveau? Dire non... et combattre tous les promoteurs de cette absurdité sectaire.

- Jean-François Braunstein, <u>La religion woke</u>, Grasset, septembre 2022.
- Lire Jean Romain dans l'Antipresse: « Oui, l'école s'est adaptée à notre société. Pour le pire...», AP005 | 3.1.2016; «Oui, l'école s'est ouverte... à la violence!», AP205 | 03/11/2019; «Le respect de la laïcité est une question de respect démocratique», AP211 | 15/12/2019.

#### LISEZ-MOI ÇA! par Thibaut Sardet

### «Mon itinéraire» de Giorgia Meloni

NOUS PUBLIONS GÉNÉRALEMENT DES RECOMMANDATIONS LITTÉRAIRES DANS CETTE RUBRIQUE, MAIS L'AUTOBIOGRAPHIE DE LA FIGURE DE PROUE DES «FRÈRES» ITALIENS EST UN TEXTE CAPTIVANT QUI RÉVÈLE UNE PERSONNALITÉ RICHE ET VRAIE. NOUS RISQUONS D'ENTENDRE BEAUCOUP PARLER DE GIORGIA MELONI, IL EST DONC UTILE DE FAIRE SA CONNAISSANCE.

L'autobiographie de la leader de «Fratelli d'Italia», à peine sortie en France aux éditions Chora, nous donne l'occasion de passer des titres simplistes des journaux au récit bien

concret de l'expérience d'une femme passionnée. Structuré autour de son discours prononcé à Rome en 2019: «Je suis Giorgia. Je suis femme, je suis mère, je suis Italienne, je suis chrétienne. Vous ne me l'enlèverez pas», il livre une réponse vivante et chaleureuse à la parodie grinçante sur rythme de discothèque que ses opposants en avaient fait circuler sur le Net (sans compter d'ailleurs sur le fait que le remix devint le

tube de l'année, offrant un immense coup de pub à sa victime).

Reprenant pas à pas son discours sur le mode autobiographique, Giorgia Meloni fait entrevoir de son ton libre et enlevé combien chaque mot en était pesé, renvoyant à telle expérience, à telle rencontre, à d'âpres luttes parfois, à des choix mûrement pensés. Bref, à un engagement total d'elle-même, porté par une expérience religieuse et des amitiés indéfectibles, nourri entre autres par l'imaginaire tolkienien. Et effectivement, cette identité, personne ne pourra la lui enlever, car il ne s'agit

pas de slogans, mais du tissu même de sa vie. Au-delà des options politiques, une lecture rafraîchissante.

#### Extraits:

«Par rapport aux autres adolescents et jeunes adultes qui pensaient aux modes ou aux discothèques ou qui allaient faire du shopping via del Corso, nous employions quant à nous notre temps libre d'une autre manière. La militance

politique était une dimension totalisante. Quand l'ambition de changer le monde est présente, il n'y a pas de place pour autre chose. Quand il y a une nation entière à sauver, se laisser aller à ses désirs personnels devient un caprice impardonnable.»

«Chaque semaine, nous nous voyions pour l'«appel du cor», par la puissante corne de Boromir du Seigneur des Anneaux qui appelait au rassem-



CHŌRA

blement la Compagnie. C'était un moment durant lequel on échangeait, on commentait une lecture d'aphorismes, de livres, d'articles de journaux. Notre milieu a toujours consacré beaucoup d'énergie à l'élaboration culturelle, nous n'avions pas peur de nous poser des questions et de chercher à donner des réponses sur n'importe quoi. C'était et c'est un milieu passionné par la politique extérieure, par les grands conflits internationaux: des affaires comme le conflit entre Israël et Palestine, la guerre en Irak, plus en général la situation au Moyen-Orient ou la relation entre les États-Unis et l'Europe nous entraînaient dans des discussions qui pouvaient devenir très dures.»

Gianfranco Fini l'interpelle un jour: «"J'ai décidé que tu seras vice-présidente de la Chambre." S'écoulèrent de longues secondes de silence. Moi, incrédule. Lui, un masque gris sur le visage. Qui, brusquement, s'épa-

le visage. Qui, brusquement, s'épanouit en un large sourire. Je me dis intérieurement: "C'est une blague. Il essaye de se venger d'Atreju".

Là, après un instant de confusion, je répondis comme Bartleby, le scribe consciencieux du récit de Melville: "Merci, mais je ne préfère pas...".

J'étais sincère. Je ne me sentais pas capable de présider la Chambre. J'avais de nombreuses années de militance derrière moi, et j'avais surmonté beaucoup d'épreuves pas faciles, mais j'étais une jeune députée, comment pouvais-je me rendre à la Chambre pour faire taire D'Alema? Et même plus: j'avais vraiment seulement une vague idée de la façon dont fonctionnaient les travaux parlementaires.»

Mais cela, pour Fini, ce n'était que des aspects secondaires.

«Il avait, lui, un seul gros problème: mettre d'accord les grands du parti qui voulaient ce poste, et je lui étais très utile pour éteindre ces étincelles et donner un signal de renouveau.

Et donc, cette discussion entre nous, dans cette pièce du Palais Farnesina, ne dura que quelques minutes: il redevint sérieux, il me dit qu'il avait décidé et que je ne pouvais pas me retirer. Alors que j'étais sur le point de sortir, l'air distrait, il ajouta: "Je te demande une faveur. Tu devras prendre à tes côtés Patrizia Scurti. Elle m'a suivi ces dernières années, c'est une personne compétente, mais je ne peux pas la garder avec moi. Dans quelques jours, je n'aurais plus une équipe comme celle dont je peux me vanter maintenant". J'acquiesçai, évidemment, mais je pensais intérieurement qu'il m'avait collé un cas. En y repensant aujourd'hui, entre la vice-présidence de la Chambre et Patrizia, la vraie bonne nouvelle qu'il m'avait donnée était la seconde. Quinze années se sont écoulées, et Patrizia est toujours à mes côtés. Ma patronne, comme je dis souvent en riant, parce qu'il n'y a aucun élément de ma vie qui ne transite par elle. Désormais, j'aime à penser qu'elle me considère un peu comme sa fille.»

 Giorgia Meloni, <u>Mon itinéraire</u>, préface de Marie d'Armagnac, éditions Chora.

#### TURBULENCES

### MARQUE-PAGES · La semaine du 25 septembre au 1er octobre 2022

#### LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Tache aveugle. Remarquable chronique d'Emmanuel Todd dans Marianne au sujet de «notre» problème fondamental, en Occident: l'incapacité de nous comprendre nous-mêmes, et à plus forte raison d'interpréter le regard que le reste du monde porte sur nous.

«Le reste du monde se méfie de nous. Il n'adhère pas à nos valeurs anthropologiques et politiques. Il ne voit pas en nous des démocraties libérales, mais des oligarchies qui méprisent leurs pauvres. Il sent surtout un tempérament colonial résurgent. La cruelle vérité est que le reste du monde ne nous aime pas...»

Tout le texte est à lire et à méditer.

Cybercouac. Depuis plus de 20 ans, les décideurs politiques et militaires nous annoncent que la guerre du futur sera d'abord «cyber». L'armée suisse, en particulier, en a fait un thème prioritaire. Or que voit-on dans le cas de l'Ukraine? Les cyberbatailles y font rage, mais ont-elles un impact réel sur le cours des événements? Pas vraiment, estime cette synthèse précise et bien faite du site lerubicon.org, qui dresse un inventaire des attaques tentées et de leurs résultats estimés — ou du moins de ce qui est accessible. Pour conclure que

«...proportionnellement, peu de cyberattaques ont à ce jour été déployées dans le cadre de conflits armés, et celles qui l'ont été ont largement échoué à produire des impacts dignes de ce nom sur le déroulement des opérations. La nature même de l'outil cyber le condamnerait à une impotence militaire difficilement surmontable.»

Les raisons de cette «impotence» y sont aussi évoquées. Au bout du compte, l'omniprésente «cyberguerre» apparaît avant tout comme un dada de technocrates et une pompe à phynances.

**Black-out.** Selon Reuters, les opérateurs européens s'attendent à des coupures de relais de téléphonie mobile cet hiver, imputant ces black-out à la «décision russe» de suspendre les livraisons de gaz (ce qui est un mensonge effronté).

«L'Europe compte près d'un demi-million de tours de télécommunications et la plupart d'entre elles sont équipées de batteries de secours qui durent environ 30 minutes pour faire fonctionner les antennes mobiles.»

De manière intéressante, certains opérateurs comme le français Enedis annoncent des coupures programmées et «tournantes», de 1 à 2 heures, tandis que les services essentiels, police et hôpitaux, ne seraient pas touchés.

Couper les communications, ou les rendre instables, constitue une incarcération psychologique des êtres. L'e-confinement succède au confinement physique et le conditionnement des masses se poursuit sur un autre terrain...

Jubilé. En septembre 1942, Time faisait les honneurs de sa couverture au feld-maréchal Fedor von Bock avec la légende: «Le sang nazi est rouge lui aussi.» En septembre 2022, Time titrait sobrement «Le Général, Valéry Zaloujny ou l'art ukrainien de la guerre» comme en guise de commémoration pour ces 80 ans d'ambiguïté.

La même semaine, des combattants du bataillon Azov étaient chaleureusement reçus à la Maison-Blanche. D'ici peu, toute personne qui verra du nazisme en Ukraine sera étiquetée «collabo de Poutine»...

Eau dans le gaz. C'est l'autre événement de la semaine, avec les référendums dans l'est ukrainien. Les deux conduits du gazoduc ont été minés, et nos médias de grand chemin, plus stupides-par-devoir que jamais, regardent partout sauf là où ce serait logique. Le président Biden et la sous-secrétaire d'État Nuland n'avaient-ils pas promis de détruire cette «ligne de vie» de l'économie européenne? Voici quelques lectures essentielles à ce sujet. L'analyste de Moon of Alabama, précis comme toujours, résume le faisceau des suspicions crédibles.

Un précieux rappel nous vient de la lettre de Matt Bivens (hélas en anglais) avec le <u>Dossier Farewell</u>, un premier sabotage à grande échelle des gazoducs russes par la CIA qui aurait pu avoir des conséquences... apocalyptiques.

«L'opération de la CIA — dont le nom de code est *Dossier Farewell* et dont Thomas Reed, ancien secrétaire de l'armée de l'air américaine, a fait l'éloge dans un livre révélateur — a consisté à fournir aux Soviétiques des puces informatiques habilement sabotées. Une fois installées, les puces ont bien fonctionné pendant des mois, jusqu'au jour où elles ont soudainement détraqué les systèmes de pipelines.

Le résultat, en juin 1982, fut une catastrophe gazière dans une région reculée de Sibérie qui, selon Reed, "l'explosion et l'incendie non nucléaires les plus monumentaux jamais vus depuis l'espace".»

Par-delà les modalités, on va découvrir les conséquences, colossales. L'article de Pepe Escobar sur la <u>déclaration de guerre</u> que l'Allemagne et l'UE viennent de recevoir avec ce geste restera une référence.

«Il est désormais évident que les gants de velours impériaux sont retirés en ce qui concerne les vassaux. Indépendance de l'UE: verboten. Coopération avec la Chine: verboten. Connectivité commerciale indépendante avec l'Asie: verboten. La seule place pour l'UE est d'être économiquement assujettie aux États-Unis: un remix sordide des années 1945-1955. Avec une tournure néolibérale perverse: nous posséderons votre capacité industrielle, et vous n'aurez rien.»

La paix des morts. Myrotvorets signifie «le pacificateur». Le site recensant les «ennemis de l'Ukraine» et les personnes à abattre continue de fonctionner malgré son caractère ouvertement criminel et monstrueux. Depuis le 4 septembre, Ségolène Royal a le douteux honneur d'y figurer, aux côtés de plusieurs personnalités politiques et médiatiques françaises. Pour les incrédules, la reporter Anne-Laure Bonnel a réalisé un clip vidéo illustratif.

**Référence.** Précis, factuel, mesuré, le colonel Jacques Baud est de plus en plus détesté dans les médias de grand chemin à mesure que ses analyses s'avèrent impeccables et justes. Il a livré un point de situation sur l'Ukraine chez André Bercoff à <u>Sud-Radio</u>, mais également dans une conférence au Cercle Aristote. Un antidote efficace à la «narration» fantasmatique du cerveaulavage de masse.

Illustration. Saisie par l'œil impassible d'une caméra de surveillance, la formation instantanée d'une psychose de masse. Des joggeurs passent devant la terrasse d'un café. Les clients, imaginant qu'ils fuient quelque chose, se mettent à courir à leurs trousses. Dix secondes plus tard, la terrasse est déserte... Pour mémoire, ce mécanisme de la moutonnerie humaine est le sujet du chef-d'œuvre de Branimir Šćepanović, La Bouche pleine de terre (éd. L'Age d'Homme).

## HALL DE GARE PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

